

NOUVELLES QUESTIONS FÉMINISTES  
VOL. 15, N° 1

PRESENTATION

1994

Vol. 15, N°1

	Presentation .....	1
<i>Jan Windebank</i>	Explaining Women's Relationship to Home and Family: The Domestic Labor Debates in France .....	9
<i>Marie Duru-Bellat</i>	The "Discovery" of the Sex Variable: Theoretical Implications for the Sociology of Contemporary French Education .....	35
<i>Francine Descarries and Christine Corbeil</i>	Between Theory and Practice: Trends in Feminist Attitudes Towards Motherhood since 1960 .....	69
<b>Critical reviews</b>		
<i>Christine Delphy</i>	<i>Féminismes au présent</i> .....	95
<i>Ghàïss Jasser</i>	Feminism according to <i>Esprit</i> .....	102
<i>Françoise Armengaud</i>	<i>Les Voyages de la Grande Naine en Androssie</i> , by Michèle Causse .....	105
<b>Letters to the Editor</b>	<b>Douce France</b>	
<i>Michèle Le Doeuff</i>	<i>A reply to Nicole Saxy</i> .....	111

Les trois articles, fort denses et précis, dont se compose ce premier numéro de l'année 1994 exemplifient chacun à leur manière un double débat épistémologique: 1) sur les rapports entre expérience et théorie; 2) sur les rapports entre théorie et politique. On peut tenter d'articuler et de résumer ainsi les enjeux de ces débats:

- A Si les théories, dans les sciences sociales comme dans les autres sciences, ont bien pour finalité de "rendre compte" de l'expérience, et d'expliquer ce que leur paradigme désigne à chaque époque comme "devant être expliqué", ces théories doivent pouvoir être confrontées à cette même expérience; on attend donc aussi que des théories concurrentes puissent être départagées également par l'expérience; or on sait que c'est rarement le cas: les résultats des recherches empiriques, comme le montrent ici Marie Duru-Bellat et Jan Windebank ne permettent pas toujours de trancher. Ce n'est pas pour autant que les recherches empiriques doivent être abandonnées (ce qui reviendrait à scier une des branches sur lesquelles perchent les sciences).

- B Si un tel départage n'est guère possible, c'est, nous disent les auteures (je parle ici de Jan Windebank et de Marie Duru-Bellat; quant à Francine Descarries et à Christine Corbeil, elles se situent en deçà de ce souci), que les théories sont d'abord orientées politiquement. Ce qui, en l'occurrence, signifie, je crois,

qu'elles sont orientées vers une transformation de la réalité sociale plutôt que vers sa simple description (comme s'il y avait des descriptions "simples"! mais passons...), le but étant très exactement de donner de la réalité sociale une description qui la rende apte à ce qu'on la transforme (la littérature fait parfois la même chose avec d'autres moyens, comme je tente de le montrer dans le présent numéro à propos du livre de Michèle Causse). Reconnaisant la primauté de l'orientation politique — pour expliquer pourquoi l'expérience ne départage pas les théories — les auteures court-circuitent la thèse purement épistémologique qui affirme et justifie précisément la même position, à savoir que l'expérience ne permet pas nécessairement de départager entre théories voisines et rivales. Mais en bonne logique, d'une part ce serait trop de deux arguments, et d'autre part l'argument épistémologique suffirait à lui tout seul. Ce qui est sûr, *last but not least*, c'est que c'est l'argument politique qui, étant donné le contexte, revêt la priorité pour les auteures.

Ces trois articles ont chacun leur thématique propre: les femmes et le travail domestique, les femmes et l'école, les femmes et la maternité, et certes on peut les lire "thématiquement". On peut en apprendre beaucoup, en lisant Windebank, sur les thèses gravitant autour du concept de travail domestique et du rapport des femmes au foyer et à la famille. On peut s'instruire chez Duru-Bellat sur les effets induits par la prise en considération du sexe dans la sociologie de l'éducation. On peut encore apercevoir grâce à Descarries et à Corbeil l'ampleur et la diversité des réflexions contemporaines sur la procréation et sur la relation maternelle. Mais aucun de ces articles, s'il permet de s'informer, n'est seulement informatif. Chacun pose un certain nombre de questions qui touchent à la constitution de ce que l'on croirait être de l'information. Ce serait donc dommage de réifier, voire de fétichiser

la science en la coupant de sa "fabrique", en ignorant délibérément et paresseusement les incertitudes et les risques auxquels donne lieu son élaboration, ainsi que les options et les partis pris qui contribuent à façonner ses propositions.

Ces trois articles invitent à réfléchir sur ce qu'on pourrait appeler le paradoxe du rapport des sciences sociales au changement: plus on en sait sur ce qui est, et plus ce qui est paraît être nécessairement ce qu'il est. Cependant, révéler des déterminismes n'est pas pour autant affirmer que le changement est impossible puisque c'est montrer sur quoi l'on peut agir. Inversement, dire que les acteurs sociaux sont libres de leurs choix, minimiser donc le déterminisme, peut paraître à première (courte) vue favoriser l'idée d'une liberté apte à modifier les diverses situations. Mais si ces situations sont elles-mêmes le résultat des choix des acteurs, qu'y a-t-il à modifier... Comme le souligne Marie Duru-Bellat, c'est finalement affirmer que les victimes "choisissent leur destin". Cela dit, il ne faut pas non plus identifier le degré de choix des individu-e-s une fois placé-e-s à l'intérieur d'une situation donnée, et le choix collectif de lutte pour modifier la configuration des situations elles-mêmes. C'est ici qu'on retrouve l'enjeu politique qui guide les préférences théoriques. Par rapport au problème du choix de l'individu-e pris-e dans un système, la théorie risque de tellement bien décrire l'aspect cohérent et cohésif, contraignant (et pour tout dire... systémique) de ce système, qu'il paraît évident que le système ne laisse aucune échappatoire à l'individu-e. A quoi bon se donner alors du mal pour décrire, si c'est pour que tout soit laissé en l'état. Mais décrire situations et systèmes comme résultant du concours des choix individuels revient également à baisser les bras devant l'ordre établi; et cela revient en plus à le justifier. Nous rejoignons ici les propos de Delphy dans sa revue des *Féminismes au présent*, à propos de la critique de Foucault par Michèle Riot-Sarcey (dans le présent numéro de NQF).

Windebank livre en un premier temps un historique fort documenté sur la manière dont ont été construits, en France, pendant la période des années soixante aux récentes années, les concepts gravitant autour de la notion de foyer et de production domestique. Cette construction s'opère dans un champ où deux modèles théoriques au moins sont en compétition: celui des micro-économistes, pour qui les individu-e-s font des choix rationnels, selon leurs compétences et leurs préférences, et compte-tenu des diverses contraintes de leur contextes, hommes et femmes étant censé-e-s coopérer également en vue d'une utilité commune; et celui des féministes, défini-e-s de manière large comme théoricien-ne-s qui "décrivent le rapport des femmes au travail domestique en termes de leur appartenance à une classe opprimée". Le rappel historique formulé par Windebank ne manque pas d'intérêt: elle remet en mémoire la manière dont les marxistes, au début des années 70, s'efforçaient de faire fusionner la libération des femmes avec la lutte des classes, ainsi que le clivage qui s'effectue alors à propos des rapports entre capitalisme et patriarcat. Clivage encore entre *féminisme socialiste* qui associe la subjugation des femmes à la lutte des classes et *féminisme radical*, pour qui les femmes constituent une classe homogène et séparée dont les besoins ne s'identifient pas à ceux du prolétariat. Elle souligne l'apport de Delphy qui dégage le concept de mode de production domestique appartenant au patriarcat, et chez qui position théorique et position politique sont inséparables: la lutte des femmes doit être autonome et dirigée essentiellement contre le patriarcat. Attitude qui, note judicieusement Windebank, permet à Delphy d'échapper à l'idée (dont Windebank s'étonne qu'elle paraisse "inévitabile en cette fin de siècle et en un lieu comme la France"—je note à ce propos que la réponse de Michèle Le Doeuff à Nicole Savy, dans ce même numéro, nous en rappelle encore de belles sur notre douce France...) que les femmes constitueraient une catégorie biologique. Une fois analysée en effet en termes de contexte matériel, historique et

politique, la différence des femmes se révèle synonyme d'oppression. Thèse solidaire du refus signifié par Delphy de la dichotomie entre *production* et *reproduction* en faveur d'une conception de la société comme composée de *deux modes de production* distincts.

A propos du conflit entre l'interprétation micro-économiste et l'interprétation féministe de la responsabilité des femmes à l'égard du travail domestique, Windebank évoque un débat que retrouvent également Duru-Bellat et, dans une moindre mesure, Descarries et Corbeil. Le présupposé de Windebank est que ces conflits (entre micro-économistes et féministes) reflètent le débat entre individualisme et structuralisme. Selon la plupart des théories individualistes, la société est le résultat de l'interaction d'individu-e-s engagé-e-s dans des processus de choix rationnels, moyennant un certain nombre de contraintes. Selon les théories structuralistes, d'une part la société est le résultat de conflits entre groupes sociaux (dont l'existence et le pouvoir reposent sur une structure sociale particulière), d'autre part l'oppression est une force déterminante dans le modelage de la société. Or le problème des choix des individus femmes est au coeur de la réflexion de Duru-Bellat, s'agissant des choix d'orientation scolaire et professionnelle pour les filles, et, chez Descarries et Corbeil, s'agissant des choix à l'égard de la procréation et des modalités de la relation maternelle.

En lisant le sommaire on aura noté la formulation modeste et minimaliste du titre de l'article de Duru-Bellat: marque sans doute de la volonté de procéder rigoureusement et pas à pas (examen des modifications induites dans la théorie par l'introduction d'une nouvelle variable), mais aussi de souligner discrètement la refonte théorique exigée par la perspective féministe (la variable nouvelle étant la variable sexe). Son interrogation rejoint sur le plan épistémologique, on vient de le dire, celle de Windebank. Les explications des différences de scolarisation entre

les sexes se disposent, nous dit-elle, le long d'un continuum entre deux pôles: un pôle "déterministe", selon lequel les différences observées à l'école sont rapportées à des différences de socialisation primaire (elles-mêmes expliquées par référence aux rapports sociaux de sexe qu'il s'agit de reproduire), et un pôle "acteur-stratège", selon lequel les stratégies d'acteurs se meuvent dans les contextes sociaux en opérant leurs choix et ne se contentent pas de les subir. A ce propos Duru-Bellat note l'intérêt du trajet de Nicole Mosconi qui passe d'une perspective "macro" en 1983 (moment où elle travaille sur une "application" de la théorie de Bourdieu et Paseron à la problématique des inégalités entre carrières scolaires masculines et féminines), à une perspective plus "micro", en 1989, où elle dénonce l'apparente neutralité de l'école, qui fonctionne selon un mode "masculin-neutre" présenté comme universel. Duru-Bellat souligne les deux paradoxes concernant l'école: la meilleure réussite des filles à l'école ne débouche pas sur de meilleurs emplois, et la mixité ne promeut pas l'égalité, au contraire, elle renforce la reproduction de l'inégalité. En fait Duru-Bellat montre bien comment "trois logiques sociales" sont à l'oeuvre et se croisent: logique de l'excellence scolaire et de la mobilité socio-professionnelle, logique scolaire de la reproduction de classe, logique scolaire de la reproduction des rapports de sexe.

Cela dit, Duru-Bellat retrouve comme Windebank les problèmes liés à la disqualification du psychologisme dans les sciences sociales (en particulier à propos des choix et du concept suspect de "motivation"), ainsi que les problèmes liés aux rapports entre recherche empirique et théorie. Elle souligne l'apport crucial de certains résultats de recherche. Cependant, pour elle, comme pour Windebank, adhérer à l'un ou l'autre de deux modèles explicatifs relève d'un choix qui se situe "au delà de toute justification empirique".

A la différence des deux auteures précédentes, Descarries et Corbeil ne semblent pas considérer que les options théoriques soient politiques, puisqu'elles appellent à la synthèse et à la conciliation des perspectives théoriques (et puisqu'on ne peut pas considérer qu'elles appellent *en plus* à une conciliation politique). Les auteures déplorent que le discours féministe sur la maternité ait été trop souvent cantonné aux deux pôles d'interrogations suivants: doit-on interpréter la maternité comme "lieu de l'aliénation des femmes", ou, au contraire, comme "lieu privilégié d'expression de leur identité, de leur culture, de leur éthique, et comme la source de leur pouvoir" ? Sur ce qui est dans l'article considéré comme un objet fondamentalement un (même si des aspects partiels sont distingués, ce ne sont jamais que des aspects, justement, d'un même objet), à savoir la maternité, elles critiquent des approches présentées comme lacunaires — "censurées", selon leurs termes, et même "auto-censurées" — et appellent à une représentation englobante et unifiée, adéquate à la totalité complexe de l'objet et surtout adéquate à l'expérience des femmes. Le rapport de la théorie à l'expérience est posé ici comme exigence d'adéquation extensive de l'une à la totalité et à la complexité de l'autre. Descarries et Corbeil présentent un remarquable panorama des différentes approches féministes de la maternité, disposées selon un inventaire des formes historiques rencontrées depuis les vingt dernières années, et qui va du discours axé sur l'égalité (ici entendu comme discours fonctionnaliste et complémentariste), au radicalisme (qui inclut ici, à côté des "radicales matérialistes", un "féminisme de la spécificité"), jusqu'à un "féminisme de la femelléité" (discours ahistorique de glorification du féminin maternel). L'article se termine par un appel à la modification des "conditions matérielles et institutionnelles" de l'exercice de la relation maternelle — ce qui inclut un engagement des pères dans les rapports de soins et d'entretien des enfants et du

foyer — sans quoi il serait “illusoire de penser une transformation de l’expérience maternelle”.

Une stipulation qu’il est bon de formuler, alors qu’une revue comme *Esprit*—dont Ghâïss Jasser critique ici même le numéro de 93 consacré aux “nouvelles questions du féminisme” (*sic*)—reconduit, en fait de nouveauté, les plus vieilles assignations identitaires de la féminité et de la féminité.

Françoise Armengaud

*Jan Windebank*

*Comment expliquer le rapport des femmes au foyer et à la famille: les débats français autour du travail domestique*

Résumé

Jan Windebank: “Comment expliquer le rapport des femmes au foyer et à la famille: les débats français autour du travail domestique”.

Cet article a pour objet le développement en France, au cours des vingt-cinq dernières années, des explications concernant le rapport des femmes au foyer et à la famille. Il est d’abord traité des conflits théoriques qui ont caractérisé les débats français autour du travail domestique. On se demande ensuite dans quelle mesure la recherche empirique a permis d’arbitrer entre ces points de vue théoriques opposés. On affirme en conclusion que s’il importe de poursuivre la recherche empirique en ce qui concerne le rapport des femmes au foyer et à la famille, on ne doit pas oublier pour autant la nature politique de cette question: c’est à cette condition que les résultats de la recherche seront interprétés correctement.

Abstract

Jan Windebank: “Explaining Women’s Relationship to Home and Family: The Domestic Labor Debates in France”.

This article investigates how explanations for women’s relationship to the home and family have developed in France over the past twenty five years. It focuses first on the theoretical conflicts which have characterised the French domestic labour debates and second asks to what extent empirical research has been able to arbitrate between these opposing theoretical viewpoints. It concludes that further empirical research into women’s relationship to home and family is essential but that one should not lose sight of the political nature of this question if the results of such research are to be interpreted correctly.

Jusqu’au début des années 70, marxistes et néo-classiques, sociologues et économistes, estimaient pareillement que l’industrialisation avait dépouillé la famille de ses fonctions productives pour la réduire à un lieu de consommation des produits du marché en vue de la reproduction des personnes. Une telle interprétation du rôle de la famille dans la société industrielle excluait l’idée que le rôle des femmes pourrait avoir une base